LES ANCIENS ÉLÈVES ÉTRANGERS DE SAINT-CYR

DES LÉGIONS À SAINT-CYR : PARCOURS DE VIES D'OFFICIERS « CYRARDS » TCHÉCOSLOVAQUES

PAR MONSIEUR ADRIEN CAILLET, STAGIAIRE AU SEIN DE LA MISSION DE DÉFENSE AUPRÈS DE LA DIRECTION GÉNÉRALE DES RELATIONS INTERNATIONALES ET DE LA STRATÉGIE À PRAGUE



Officiers de l'Académie militaire d'Hranice. De gauche à droite, en quatrième, au premier rang, le général de division Pellé. © Institut d'histoire militaire de Prague.

Au lendemain de la première guerre mondiale, des dizaines d'officiers tchécoslovaques sont formés à l'ESM. Futurs cadres d'une jeune armée proche de la France car créée et montée en puissance par elle, leur histoire suit celle de la Tchécoslovaquie indépendante, nouvellement créée, des premiers combats pour son intégrité territoriale aux bouleversements de la seconde guerre mondiale.

Avant de quitter sa fonction de chef d'état-major des armées tchécoslovaques, le général de division Maurice Pellé ('X' 1882, Artillerie) s'adresse à ses anciens subordonnés « Votre patrie est devenue ma seconde patrie… Vive la Tchécoslovaquie ! ». Plus que le témoin de la relation privilégiée entre Paris et Prague, le général Pellé (1863-1924) est un symbole des premières années de ce pays. L'histoire tumultueuse de la Tchécoslovaquie naissante est intimement liée à l'armée française. Avant même l'indépendance, c'est dans l'adversité des combats que les Tchécoslovaques défendent leur existence en tant que nation. Des légions tchécoslovaques se forment sur le front est à partir des minorités sur place, de déserteurs et de prisonniers de l'armée austro-hongroise. Beaucoup rejoignent le front de l'ouest, après un long repli depuis la Russie déchirée par la révolution de 1917. En France, ce sont les minorités présentes en nombre dans l'hexagone, puis arrivant depuis le Royaume-Uni et les Etats-Unis qui s'agrègent au sein d'une compagnie de volontaire intégrée dès 1915 au sein du Régiment de marche de la Légion étrangère (RMLE). Au fur et à



Le général Maurice Pellé (à gauche) et son successeur le général Eugène Mittelhauser.
© Institut d'histoire militaire de Prague.

mesure, la montée de leurs effectifs amène le gouvernement à accepter la création d'une Légion tchécoslovaque constituée à partir de 1918 de deux régiments indépendants : les 21e et 22e Régiment de chasseurs tchécoslovaques, rassemblée ensuite au sein d'une brigade indépendante tchécoslovaque. Le 30 juin 1918, le président Raymond Poincaré proclame le droit à l'indépendance des Tchèques et des Slovaques au moment même où le 21e Régiment de chasseurs reçoit son premier drapeau. Commandés par des officiers supérieurs français, ces volontaires tchécoslovaques combattent sur le front de l'Aisne.

C'est ce noyau dur provenant des Légions de l'est comme de l'ouest qui forme les éléments précurseurs de l'armée tchécoslovaque, avec les ressortissants d'anciennes unités de l'Autriche-Hongrie stationnées en Tchécoslovaquie au moment de l'indépendance. L'armée française va accompagner et encadrer les premiers pas du jeune état indépendant, tout particulièrement dans le domaine militaire. Le général Maurice Pellé et le général Eugène Mittelhauser (1873-1949), promotion du « Siam » (1892-1894) à partir de 1921 se succèdent comme premiers chefs d'état-major des armées tchécoslovaques et vont insuffler d'emblée une organisation des forces armées tchécoslovaques « à la française ». C'est dans ce contexte bouillonnant que seront instruits et formés plusieurs dizaines d'officiers tchécoslovaques à la Spéciale de 1919 au milieu des années 1920. Toutefois, le développement rapide d'écoles militaires en Tchécoslovaquie, dont l'Académie militaire de Hranice, commandée à sa création par un général français, le général de brigade Jules Kieffer (1872-1950), promotion « Jeanne d'Arc » (1893-95) puis par le général Rémy-Alphonse Chabord (1867-1941), promotion de « Tombouctou » (1887- 89), rend progressivement facultatives les formations à l'étranger. Ces saint-cyriens formés au début des années 1920 vont poursuivre des carrières très différentes, rythmées par la construction d'une armée souveraine, puis bouleversées par les évènements des années 1940. La formation de ces officiers joue un rôle décisif dans leurs parcours, tant professionnels que politiques.

Plusieurs seront engagés dès la guerre de sept jours (polono-tchécoslovaque) et dans la lutte contre la Hongrie révolutionnaire dès 1919, avant de rejoindre la Spéciale. Ils contribueront ensuite à encadrer et à développer cette armée naissante et à lui donner une cohérence. Durant cette période de l'entre-deux guerres, nombreux sont ceux qui prennent de grandes responsabilités.

Le colonel Jan Kašík commande le 2e puis le 3e Bataillon de Chars légers d'Infanterie dans les années 1930. Oldřich Tichý sert en tant qu'officier de renseignement au sein de l'état-major des armées tchécoslovaques et construira un service de renseignement précieux depuis Bern en Suisse. Certains occupent des postes d'attachés militaires tels que Ladislav Preininger, officier de communication de la mission militaire française en Tchécoslovaquie. C'est également le cas d'Heliodor Píka, attaché militaire en Roumanie, faisant partie de la Petite Entente[1]. Enfin, Václav Kalina sert quant à lui comme attaché militaire en France dans les années 1930. S'ils ne combattent plus après les conflits frontaliers de 1919, leur engagement de militaire implique de grands risques : le lieutenant observateur Karel Brožek disparait en service aérien commandé en 1931.
En 1938 à Munich, les dirigeants britanniques et français acceptent l'annexion des Sudètes par l'Allemagne lui livrant par conséquent la ceinture de fortifications bâtie pour protéger la Tchécoslovaquie. Ce premier abandon est suivi d'une occupation totale du territoire dès 1939, transformant la Tchéquie en « Protektorat » aux mains des nazis peu avant la guerre. Les nazis divisent alors le pays en deux, annexent l'entièreté de la Tchéquie au sein du Protektorat et font de la Slovaquie un état fantoche soutenant en apparence le nationalisme slovaque. Enfin, la Ruthénie subcarpathique, partie située à l'est de la Tchécoslovaquie, est annexée par la Hongrie alors alliée au IIIe Reich. C'est depuis cette jeune nation déchirée que ces officiers prennent des trajectoires très diverses.
Lorsque la seconde guerre mondiale éclate, le gouvernement français accepte la mise en place d'un gouvernement tchécoslovaque en exil sur son territoire. Plusieurs anciens de la Spéciale font partie de son état-Major, dont Oldřich Tichý, toujours officier de renseignement. Celui-ci occupera également la fonction d'officier de liaison auprès des Pays-Bas, puis deviendra le chef de la mission militaire auprès des troupes américaines en Tchécoslovaquie. De même, Ferdinand Monzer est aide-de-camp du général Ingr commandant l'armée tchécoslovaque en France. Il sera ensuite membre de son cabinet, lorsque le général deviendra ministre de la Défense du gouvernement en exil à Londres. Durant la guerre, ceux-ci combattent sur tous les fronts. Le général Heliodor Píka, diplômé de l'Ecole de guerre, est nommé coordinateur de la résistance tchécoslovaque dans les Balkans par le président E. Beneš jusqu'en 1941 avant de servir en tant que chef de la mission de l'armée tchécoslovaque en URSS. Celui-ci réunit et organise les premiers éléments de l'armée tchécoslovaque et résiste à la volonté de l'URSS de politiser cette armée. En mai 1945, Joseph Fetka et Jaroslav Kadainka participent au soulèvement de Prague contre l'occupant nazi. Ce dernier devient chef du service de renseignement de la résistance lors des combats. Certains servent sous le drapeau français, tel qu'Otto Wagner dans la Légion étrangère au sein de la 13e DBLE puis dans l'état-major des forces françaises de l'ouest. Il est fait Compagnon de



Jan Kašík
© Archives La Saint-Cyrienne



Oldřich Tichý
© Archives La Saint-Cyrienne



Ferdinand Monzer
© Archives La Saint-Cyrienne

l'ordre de la Libération. Également, Květoslav Prokeš sert brièvement au Liban sous le drapeau français. Enfin, de nombreux résistants tchécoslovaques sont victimes des déportations et assassinats orchestrés par une Gestapo redoutablement efficace. Parmi eux, Ladislav Preininger est arrêté et exécuté en 1941 et Jan Kašík disparaît, torturé à mort en 1945.

Si beaucoup résistent, la promesse d'une Slovaquie indépendante pousse certains à combattre auprès des nazis. Le général Augustín Malár commande l'armée de Slovaquie orientale sur le front de l'est, jusqu'à son recul vers l'Europe centrale. Les défaites allemandes, l'occupation par la Wehrmacht et les pertes conditionnent les Slovaques à finalement tourner le dos au IIIe Reich. En 1944, le général Malár soutient discrètement le Soulèvement national populaire (SNP) slovaque contre l'occupation nazie, mais sans rallier son armée à ce mouvement de libération qu'il comprend et sent déjà condamné. Suspecté par les nazis occupant la Slovaquie, il est déporté en Allemagne et trouve la mort à l'issue d'un « interrogatoire » spécial en camp de concentration.

Malgré la capitulation de l'Allemagne, cet « occident kidnappé[2] » passe sous un nouveau joug. En 1948, le coup de Prague fait brutalement basculer dans le giron de l'URSS une Tchécoslovaquie encore meurtrie par dix ans de guerre et d'occupation. Pour de nombreux anciens de la Spéciale, il s'agira d'un arrêt net, bref et définitif de leurs brillantes carrières : ces officiers ayant pour la plupart combattu auprès des armées alliées ou ayant été attachés militaires à l'ouest seront les premiers suspects du nouveau régime allié aux soviétiques. Leur formation en France, qui avait fait un temps leur force, se retourne à ce moment contre eux lorsque la Tchécoslovaquie se retrouve plongée corps et âmes au cœur de la guerre froide. Deux d'entre eux sont exécutés en 1949 : Heliodor Píka et Květoslav Prokeš. Le général de division Píka s'étant à de nombreuses reprises opposé directement à Klement Gottwald[3] lorsqu'il était attaché de défense à Moscou, est radié des cadres dès mars 1948 puis fait prisonnier à la sortie d'une opération chirurgicale et pendu en janvier 1949. Květoslav Prokeš quant à lui, est arrêté et exécuté lorsqu'il prépare un coup d'Etat en 1949. Ils font partie des 250 Tchécoslovaques mis à mort par le nouveau régime communiste pour des raisons politiques. Certains sont emprisonnés comme Jaroslav Kadainka et Otto Wagner et la plupart déchus de leurs grades (Oldřich Tichý, Josef Fetka) et ostracisés. Rares sont les officiers à même de prendre le large à la tombée du rideau de fer. Ferdinand Monzer s'installe à Paris en 1948 et deviendra le président de la Communauté des légionnaires tchécoslovaques dans les années 1960.

Cette génération de cyrards tchécoslovaques a non seulement vécu dans sa chair les plus grands bouleversements du XXe siècle, mais aussi la naissance puis la chute de leur nation comme Etat indépendant, survivant aux annexions, aux combats et aux occupations successives du sol national. Ils ont, pour la plupart, combattu lors des deux conflits mondiaux, mais n'ont pu profiter qu'un court instant du retour à la souveraineté ou de la reconnaissance de leurs services émérites avant les années 1990. En effet, certains de ces officiers persécutés par les régimes totalitaires seront réhabilités à titre posthume et font partie aujourd'hui des symboles héroïques et des exemples inspirant à suivre en Tchéquie ou en Slovaquie.

1- La Petite Entente est une alliance entre la Tchécoslovaquie, la Roumanie et la Yougoslavie et soutenue par la France durant la période de l'entre-deux guerres.

2- Milan Kundera, Un Occident kidnappé ou la tragédie de l'Europe centrale, 1983.

3- Homme politique fondateur du Parti Communiste Tchécoslovaque, Klement Gottwald est député lorsque la guerre éclate. Suite à l'occupation allemande, il fuit en URSS et prépare l'après-guerre. Il devient en 1948 le Président de la République Populaire Tchécoslovaque.